

# **ÉVOLUTION DE L'ART MILITAIRE**

**TOME I**

*Alexandre Svetchine*

## CHAPITRE SIX

# L'art militaire de l'Orient

**Orient et Occident.** L'histoire de l'art militaire sur les ruines de la moitié occidentale de l'Empire romain présente une image de l'effondrement de la civilisation antique sous la pression des barbares germaniques ; ces derniers, ayant pris le pouvoir, évoluent lentement, créant, en interaction avec les vestiges de la culture classique, un mode de vie médiéval et des méthodes de guerre médiévales.

À l'Est, le cours des événements fut différent. Byzance était exceptionnellement située d'un point de vue stratégique, ayant des communications par deux mers et deux continents ; cette capitale de l'Empire romain d'Orient a perduré encore pendant un millénaire après la chute de Rome, 14 fois elle fut assiégée par les Perses, les Avars, les Bulgares, les Arabes, les Russes, les Turcs. Mais jusqu'en 1453, la continuité du pouvoir des empereurs romains s'y est maintenue. L'histoire de Byzance représente un kaléidoscope d'alternance de brillants succès et de catastrophes. L'effondrement économique n'y était pas aussi profond qu'en Occident ; cependant, en grande partie, l'économie est également devenue essentiellement naturelle ; l'art militaire y a également pris une forme féodale.

De la soumission de Rome aux barbares est née la fusion des conquérants — les Germains — avec les indigènes civilisés. De l'affaiblissement, mais de l'existence autonome de Byzance en Orient, est née une situation propice au développement de l'art militaire autonome des Arabes et des Mongols.

**Islam.** Depuis les profondeurs de l'Arabie, plusieurs millénaires avant notre ère, sortaient des conquérants qui soumettaient à leur pouvoir la riche Mésopotamie et y fondaient des empires militaires.

Tout comme les forêts germaniques au nord, les déserts arabiques à l'est ont mis fin aux conquêtes de Rome. A l'instar des Germains, les Arabes se recrutaient volontiers dans les armées de Rome et de Byzance. L'Arabie était encore plus fragmentée que l'Allemagne — non seulement en tribus, mais aussi en classes. Outre les nomades belliqueux, les barbares — les Bédouins, l'Arabie comptait des villes qui menaient un commerce assez important et dont la population était à un niveau culturel reconnu. Alors que les Germains s'effondraient sur le monde classique, restant dans leur état barbare éclaté, les Arabes (ou, ce qui revient au même, les Sarrasins) ont entrepris leur tentative de conquête universelle, mais seulement en se consolidant ensuite dans le cadre de l'islam. L'islam n'était pas seulement une religion; l'islam était l'organisation des forces du peuple par la religion, tant sur le plan politique que militaire. En Occident, l'Église chrétienne romaine s'est maintenue, prenant à sa charge la continuité et la représentation de la civilisation classique ; les barbares germaniques ont adopté le christianisme, mais l'Église et les États qu'ils ont fondés représentaient deux pôles opposés de l'axe autour duquel se développait la vie médiévale en Occident. Dans l'islam, au contraire, l'Église et l'État coïncident. Mahomet, non seulement prophète, mais aussi chef populaire génial et organisateur de l'armée, a obtenu une unité remarquable. Le prophète ou le calife — son représentant — était dans l'islam non seulement un souverain laïc, mais aussi à la fois un chef militaire et un héraut de la volonté divine.

L'enseignement né dans le centre culturel fut volontiers adopté par les Bédouins belliqueux; ils se soumirent à l'autorité spirituelle qui leur offrait les richesses du monde culturel. La discipline militaire reçut un énorme soutien de la part de la religion — derrière le chef militaire se tenait l'autorité d'Allah ; le courage des guerriers était renforcé par l'enseignement du septième paradis et des houris célestes — récompense des combattants tombés au combat pour l'islam. Un indicateur de l'intensité de la discipline des Sarrasins est la

renaissance de la coutume romaine — les armées établissant chaque nuit un camp fortifié, ainsi que l'application de l'interdiction de consommer des boissons alcoolisées.

Alors que les tribus germaniques agissaient de manière isolée et que leurs armées ne dépassaient pas une dizaine de milliers de guerriers, l'unité des tribus et des classes que Mahomet avait réalisée fit de l'Arabie, désertique et peu peuplée, une source inépuisable pour le recrutement d'armées qui partirent en même temps vers l'est pour conquérir la Perse, vers le nord contre Byzance et vers l'ouest pour conquérir l'Afrique. Dès 630, Mahomet pouvait mobiliser 30 000 guerriers. Quatre ans plus tard, en avançant en Perse avec une armée de 9 à 18 000 hommes, les Sarrasins déployèrent simultanément jusqu'à 25 à 30 000 combattants contre Byzance, ce qui, à l'échelle médiévale, constituait une grande supériorité numérique. Vingt ans plus tard, les Sarrasins assiégeaient déjà Constantinople et capturent Carthage. Au début du VIII<sup>e</sup> siècle, l'islam atteignait les rivages de l'océan Atlantique. Pressant Byzance et l'Occident, l'islam pénétra simultanément, armes à la main, sur les traces d'Alexandre le Grand, à l'Est—jusqu'en Turkestan et en Inde.

**La chevalerie musulmane.** Puisque l'islam représentait un organisme politique uni et hiérarchisé, ses conquêtes étaient moins catastrophiques pour le déroulement de la vie économique que la prise de pouvoir par les tribus barbares germaniques ; l'économie des pays conquis par l'islam se rétablissait rapidement, une circulation monétaire commençait à s'installer, et il devenait possible de lever des impôts pour entretenir les fonctionnaires. C'est pourquoi la colonisation par les Sarrasins des territoires conquis n'avait qu'un caractère partiel – en même temps, de grandes colonies militaires étaient créées. Cette concentration de vainqueurs et la frontière qui séparait les musulmans vainqueurs des non-musulmans vaincus permettaient aux Sarrasins de conserver relativement longtemps le tempérament guerrier des Bédouins nomades. Mais dès le début du IX<sup>e</sup> siècle, cet élan d'enthousiasme avec lequel les Sarrasins avaient entrepris la conquête du monde s'était refroidi. Byzance à l'Est, les Normands dans le sud de l'Italie et en Sicile, les Francs à l'Ouest opposèrent une résistance et passèrent à l'offensive. Le pouvoir laïque et spirituel contient en lui-même une contradiction interne ; la force de l'islam résidait dans leur union, mais c'était aussi ce qui rendait l'islam incapable de développement ultérieur, de progrès, et avec le temps, commençait à agir de manière corrosive.

À côté de la clause sur une plus grande discipline et la reconnaissance de l'autorité du commandement, les Turcs et les Sarrasins, qui combattaient en Syrie et en Palestine contre les milices des croisades, étaient des chevaliers tout comme ceux envoyés par l'Occident. Lorsque les chevaliers organisaient des tournois dans leur camp pendant les sièges, les meilleurs combattants du camp musulman y apparaissaient parfois, ce qui démontre que dans l'art militaire de l'Orient, la différence entre les cavaliers lourdement armés de l'Occident et de l'Orient n'était pas trop grande. Les Sarrasins n'étaient pas non plus étrangers à l'éthique chevaleresque. Lors de la bataille de Jaffa en 1192, Richard Cœur de Lion se précipita au combat et se retrouva sans cheval ; le commandant sarrasin, Saïf ad-Din, fils du célèbre Saladin, s'empressa d'envoyer à Richard un cadeau : deux chevaux de guerre. La même année, Richard fit chevalier le fils de Saïf ad-Din par un coup d'épée. Chrétiens et musulmans entraient entre eux dans des relations de vassalité. Comme curiosité, on peut noter la présence de nombreux mercenaires sarrasins dans l'armée qui, sous la direction des Normands du sud de l'Italie, défendait le pouvoir des papes contre les Hohenstaufen.

**Tactique.** Ce qui caractérise l'Orient est le large développement du combat de projectile, principalement par des archers montés. Le commandement cherchait à utiliser l'autorité que l'islam lui conférait, afin, d'une part, de limiter le combat individuel et d'empêcher la tendance à s'éloigner des rangs, et d'autre part, d'assurer la conduite du combat par la division de l'armée en parties ; les peuples orientaux, comme d'ailleurs d'autres en cas de manque d'organisation, avaient tendance à éliminer l'ennemi par une attaque massive ; si l'assaut général échouait immédiatement, une crise très dangereuse survenait.

C'est pourquoi la direction portait une attention particulière à la division de l'armée — selon le système des dixièmes, à son échelonnement en profondeur, et à l'apprentissage de la tactique de l'assaut progressivement croissant.

«Le prophète aime vaincre le soir» — tel est le principe fondamental des tacticiens sarrasins. Cette idée de fragmenter la force de l'attaque dans l'espace et le temps, en laissant suffisamment de temps pour le développement du combat de projectiles, est clairement reflétée dans les noms colorés à l'orientale des parties de l'ordre de bataille lors de l'une des premières batailles rapportées par les Arabes (à Qadisiyya, en 636) : la première ligne s'appelait « le matin de l'aboiement des chiens », la deuxième « le jour de l'aide », et la troisième « le soir du bouleversement ». L'importance accordée au combat de projectiles conduisait à la volonté de se déployer sur un large front afin de surprendre l'ennemi et de concentrer un tir ciblé et concentrique sur lui.

**Les Mongols.** Une vaste bande de steppes et de déserts, du Gobi au Sahara, traverse l'Asie et l'Afrique, séparant les territoires de la civilisation européenne de la Chine et de l'Inde, foyers de la culture asiatique. Dans ces steppes, un mode de vie particulier des nomades subsiste encore en partie de nos jours. Ce vaste espace de steppe, avec une ampleur énorme dans les lignes d'opérations et des formes de travail originales, imprime également une empreinte asiatique originale sur l'art militaire. Les représentants les plus typiques de la méthode asiatique de faire la guerre étaient les Mongols au XIII<sup>e</sup> siècle, lorsqu'ils furent unifiés par l'un des plus grands conquérants : Gengis Khan.

Les Mongols étaient des nomades typiques ; le seul travail qu'ils connaissaient était celui de gardien, de berger d'innombrables troupeaux, se déplaçant à travers l'Asie du nord au sud et vice versa, selon les saisons. La richesse du nomade était toujours avec lui, tout en évidence : il s'agissait principalement du bétail et de quelques biens précieux (argent, tapis, soieries) rassemblés dans sa yourte. Il n'y avait ni murs, ni fortifications, ni portes, ni clôtures, ni verrous pour protéger le nomade des attaques. La protection, et encore seulement relative, était assurée par l'horizon vaste et la désertification des environs. Si les paysans, en raison du caractère volumineux de leurs produits et de leur impossibilité à les dissimuler, sont toujours attirés par un pouvoir ferme, seule autorité pouvant créer des conditions suffisamment sûres pour leur travail, les nomades, dont tous les biens peuvent si facilement changer de maître, constituent un élément particulièrement favorable à la forme despotique de concentration du pouvoir.

Le service militaire obligatoire général, qui se présente comme une nécessité dans un État à haut niveau de développement économique, est tout aussi nécessaire aux premiers stades de l'organisation du travail. Un peuple nomade, où chaque individu capable de porter les armes ne serait pas prêt à défendre immédiatement son troupeau armes à la main, ne pourrait pas exister. Gengis Khan, pour faire un combattant de chaque Mongol adulte, interdit même aux Mongols de s'attacher d'autres Mongols comme serviteurs.

Ces nomades, cavaliers naturels, élevés dans le respect de l'autorité du chef, très habiles dans la petite guerre, avec le service militaire obligatoire ancré dans leurs mœurs, représentaient un excellent matériau pour constituer, au Moyen Âge, une armée remarquable par son nombre et sa discipline. Cette supériorité devenait manifeste lorsque se retrouvaient à leur tête des organisateurs géniaux — Gengis Khan ou Tamerlan.

**Technique et organisation.** Tout comme Mahomet a réussi à fusionner en une seule entité dans l'islam les marchands urbains et les Bédouins du désert, les grands organisateurs des Mongols savaient combiner les qualités innées du berger-nomade avec tout ce que l'art militaire de la culture urbaine de l'époque pouvait offrir. L'assaut des Arabes avait repoussé en profondeur en Asie de nombreux éléments culturels. Ces éléments, ainsi que tout ce que la science et la technique chinoises pouvaient offrir, ont été intégrés par Gengis Khan à l'art militaire mongol. Au quartier général de Gengis Khan se trouvaient des savants chinois ; dans le peuple et l'armée, l'écriture se répandait. Le patronage que Gengis Khan accordait au

commerce atteignait un degré qui témoigne, sinon de l'importance de l'élément urbain bourgeois à cette époque, du moins du désir clair de le développer et de le créer. Gengis Khan accordait une attention énorme à la création de routes commerciales sûres, répartissait des détachements militaires spéciaux le long de celles-ci, organisait des auberges-étapes à chaque traversée, mettait en place un service postal ; les questions de justice et de lutte énergique contre les pillards étaient primordiales. Lors de la prise des villes, les artisans et artistes étaient épargnés du massacre général et transplantés dans les centres nouvellement créés.

L'armée était organisée selon un système décimal. Une attention particulière était accordée au choix des officiers. L'autorité du commandant était soutenue par des mesures telles qu'une tente séparée pour le commandant d'une dizaine (individuel), une augmentation de son salaire dix fois supérieure à celle d'un simple soldat, la mise à sa disposition d'une réserve de chevaux et d'armes pour ses subordonnés ; en cas de rébellion contre le commandant désigné, non seulement la décimation à la romaine, mais l'extermination totale des insurgés était pratiquée.

Une discipline stricte permettait d'exiger, dans les cas nécessaires, l'exécution de travaux de fortification étendus. Près de l'ennemi, l'armée renforçait son bivouac pour la nuit. Le service de garde était organisé de manière excellente et reposait sur le déploiement — parfois à plusieurs centaines de verstes en avant — de détachements de cavalerie de surveillance et sur une patrouille fréquente — de jour comme de nuit — de tous les environs.

L'art du siège montre qu'au moment de son apogée, les Mongols étaient en relation avec la technique de manière complètement différente de ce qu'elle serait plus tard, lorsque les Tatars de Crimée se sentaient impuissants face à n'importe quel petit fortin en bois de Moscou et craignaient le « combat de feu ». Les fascines, sapes, passages souterrains, remplissage des douves, aménagement de rampes douces sur des murs solides, sacs de terre, feu grec, ponts, construction de barrages, inondations, utilisation de machines de siège, poudre pour les explosions — tout cela était bien connu des Mongols. Lors du siège de Tchernigov, le chroniqueur russe note avec étonnement que les catapultes mongoles lançaient des pierres sur plusieurs centaines de pas, que quatre hommes à peine pouvaient soulever — c'est-à-dire pesant plus de 10 pouds. Un tel effet de trébuchet, l'artillerie européenne ne l'a atteint qu'au début du XVI<sup>e</sup> siècle. Et ces pierres étaient livrées de loin. Lors des opérations en Hongrie, nous rencontrons chez les Mongols une batterie de sept catapultes, qui fonctionnait dans la guerre de manœuvre, lors du franchissement d'une rivière. Beaucoup de villes fortes en Asie centrale et en Russie, qui selon les notions médiévales n'auraient pu être prises que par la famine, étaient assiégées par les Mongols après cinq jours de travaux de siège.

**La stratégie des Mongols.** Une grande supériorité tactique rend la guerre facile et rentable. Alexandre le Grand porta un coup décisif aux Perses principalement grâce aux moyens que lui procurait la conquête de la riche côte de l'Asie Mineure. Le père d'Hannibal a conquis l'Espagne pour obtenir des ressources afin de lutter contre Rome. Jules César, en conquérant la Gaule, déclara : « la guerre doit financer la guerre » ; et en effet, les richesses de la Gaule lui ont non seulement permis de conquérir ce pays sans alourdir le budget de Rome, mais ont également créé une base matérielle pour la guerre civile qui allait suivre.

Cette vision de la guerre, comme une « affaire lucrative », comme une expansion de la base, comme une accumulation de forces, constituait déjà en Asie la base de la stratégie. Un écrivain médiéval chinois indique que la principale caractéristique qui définit un bon chef militaire est la capacité de maintenir une armée aux dépens de l'ennemi. Tandis que la pensée stratégique européenne, représentée par Bülow et Clausewitz, partant de la nécessité de surmonter la résistance et de la grande capacité de défense des voisins, est arrivée à l'idée d'une base nourrissant la guerre depuis l'arrière, jusqu'au point culminant de la force affaiblissante de l'ampleur de l'attaque, la stratégie asiatique voyait dans la durée spatiale de l'offensive un élément de force. Plus l'attaquant progressait en Asie, plus il capturait bétail et diverses richesses mobiles ; avec une faible capacité de défense, les pertes de l'attaquant dues

à la résistance rencontrée étaient moindres que l'accroissement de la force de l'armée attaquante grâce aux éléments locaux qu'elle intégrait ou cooptait. Les éléments militaires des voisins étaient à moitié détruits et à moitié intégrés dans les rangs de l'attaquant, et s'assimilaient rapidement à la nouvelle situation. L'offensive asiatique représentait une avalanche, croissant à chaque étape du mouvement. Dans l'armée de Batu, petit-fils de Gengis Khan, qui conquit la Russie au XIII<sup>e</sup> siècle, le pourcentage de Mongols était insignifiant — probablement pas plus de cinq ; le pourcentage de combattants issus des tribus conquises par Gengis une dizaine d'années avant l'invasion ne dépassait probablement pas trente. Environ deux tiers étaient des tribus turques, sur lesquelles l'invasion s'était directement abattue à l'est de la Volga, dont les débris ont été emportés. De même, par la suite, les *družinas* russes constituaient une partie notable de la milice de la Horde d'Or.

La stratégie asiatique, avec l'immense étendue des distances, à une époque dominée principalement par le transport à dos de bête, était incapable d'organiser un approvisionnement correct depuis l'arrière ; l'idée de déplacer la base vers des régions situées en avant, qui n'apparaît que par intermittence dans la stratégie européenne, était pourtant fondamentale pour Gengis Khan. Une base en avant ne peut être créée que par des moyens politiques, en affaiblissant l'ennemi ; l'utilisation extensive des ressources situées sur le front ennemi n'est possible que si nous trouvons dans son arrière un soutien parmi des sympathisants. C'est pourquoi la stratégie asiatique exigeait une politique prévoyante et rusée ; tous les moyens étaient bons pour assurer le succès militaire. La guerre était précédée d'un vaste renseignement politique ; on ne lésinait ni sur les pots-de-vin ni sur les promesses ; toutes les possibilités d'opposer les intérêts dynastiques les uns aux autres, les groupes les uns contre les autres, étaient exploitées. Apparemment, une grande campagne n'était entreprise que lorsque l'on avait la conviction de l'existence de fissures profondes dans l'organisme étatique de son voisin.

La nécessité de nourrir l'armée avec une petite réserve de nourriture, transportable avec elle, et principalement par des moyens locaux, imposait une certaine empreinte sur la stratégie mongole. Les Mongols ne pouvaient nourrir leurs chevaux qu'avec le fourrage disponible sur place. Plus celui-ci était pauvre, plus il fallait avancer rapidement et sur un front large : absorber l'espace. Toutes les connaissances approfondies que possèdent les nomades sur les saisons, les périodes où, sous différentes latitudes, l'herbe atteint sa valeur nutritive maximale, sur la richesse relative en herbe et en eau des différentes directions, devaient être utilisées par la stratégie mongole pour rendre possibles ces mouvements de masse, qui incluaient sans doute plus de cent mille chevaux. Certains arrêts d'opérations étaient directement dictés par la nécessité de faire reprendre des forces aux chevaux affaiblis après avoir traversé une région pauvre. La concentration des forces pendant un court instant sur le champ de bataille était impossible si le lieu d'affrontement se situait dans une région pauvre en ressources. La reconnaissance des moyens locaux était obligatoire avant chaque campagne. La traversée de l'espace avec de grandes masses, même dans ses propres limites, nécessitait une préparation minutieuse. Il fallait envoyer des avant-gardes qui protégeraient le fourrage disponible sur la direction choisie et repousseraient les nomades non participants à la campagne. Tamerlan, annonçant son invasion de la Chine depuis l'ouest, prépara huit ans avant son expédition une étape à la frontière dans la ville d'Ashire : plusieurs milliers de familles avec 40 000 chevaux y furent envoyées, les champs furent étendus, la ville fortifiée, et d'importantes réserves de nourriture commencèrent à s'y constituer. Pendant la campagne elle-même, Tamerlan envoyait des grains à semer à l'armée ; les récoltes des champs nouvellement cultivés à l'arrière-plan devaient faciliter le retour de l'armée de la campagne.

La **tactique** des Mongols ressemble beaucoup à celle des Arabes. Le même développement du combat de projectiles, la même tendance à fragmenter l'ordre de bataille en parties distinctes, à combattre depuis la profondeur. Lors des grandes batailles, on observe une division nette en trois lignes ; mais chaque ligne était également fractionnée, et ainsi,

l'exigence théorique de Tamerlan — avoir neuf échelons en profondeur — peut être assez proche de la pratique. Sur le champ de bataille, les Mongols cherchaient à encercler l'ennemi afin de donner un avantage décisif aux armes de projectiles. Cet encerclement était facilement réalisé à partir de larges mouvements de campagne ; la largeur de la formation permettait aux Mongols de répandre des rumeurs exagérées sur le nombre de soldats de l'armée en attaque.

La cavalerie mongole était divisée en cavalerie lourde et cavalerie légère. Les cavaliers légers étaient appelés cosaques. Ces derniers combattaient très efficacement également à pied. Tamerlan disposait également d'une infanterie ; les fantassins faisaient partie des soldats les mieux payés et jouaient un rôle important lors des sièges ainsi que dans les combats en terrain montagnard. Lors du franchissement de vastes étendues, l'infanterie était temporairement montée sur des chevaux.

**La campagne de Tamerlan contre la Horde d'Or.** Gengis Khan (1161 - 1227) a conquis la Chine et le Khwarezm — l'actuel Turkestan. Son petit-fils Batu a conquis la Russie (1237—1240) et dévasté la Pologne, la Silésie, la Moravie et la Hongrie. Ce n'est pas la puissance du féodalisme européen qui l'a forcé à se retirer derrière la Volga, mais la nécessité de participer aux disputes concernant la succession au trône parmi les autres descendants de Gengis Khan. Tamerlan (1333—1405) était l'un des féodaux du khanat de Djaghataï, couvrant la Sibérie occidentale et le Turkestan. Ce khanat était l'un des quatre royaumes issus des conquêtes de Gengis Khan. Tamerlan était un musulman fervent, contrairement à Gengis Khan, indifférent aux questions religieuses et cherchant partout à corrompre le clergé de toutes confessions par divers avantages. La campagne de Tamerlan en 1391 le confronta aux païens ouzbeks dominants dans le khanat de Djaghataï, et il fut forcé de se cacher dans les steppes ; autour de lui se rassembla un petit groupe de mécontents, avec lequel il commença la lutte contre le régime ouzbek, provoquant par sa politique le mécontentement des masses. Avant de devenir le chef d'une armée de cent mille hommes, Tamerlan avait suivi une dure école de rebelle-guerrier, avec une troupe de 60 cavaliers désespérés environ. À 35 ans, Tamerlan s'était taillé un territoire entre les fleuves Amou-Daria et Syr-Daria et avait établi sa capitale à Samarcande. Par la suite, en étendant ses possessions, il conquit tout le Turkestan, la Perse, entreprit de grandes campagnes en Inde, en Syrie et en Turquie. Le succès lui sourit toujours.

En 1383, lors de sa campagne en Perse du Sud, Tamerlan reçut par courrier un rapport indiquant que le noyau principal de ses possessions était menacé par un raid de la Horde d'Or, qui avait déjà atteint Boukhara et était assistée par le Khwarezm (Khiva) et les Ouzbeks (du côté de Tachkent). Tamerlan retourna avec son armée à ce moment où ses ennemis avaient déjà fui. Tamerlan décida fermement de punir la Horde d'Or pour ce raid. Mais la Horde d'Or avait son centre de gravité dans ses steppes nomades quelque part près de Samara et était séparée de Tamerlan par des steppes désertiques s'étendant sur 2 500 verstes. Une campagne contre elle nécessitait une préparation minutieuse, qui prit 7 ans. Elle devait durer plusieurs mois, et pendant ce temps, il fallait assurer de manière fiable la base générale. Tamerlan infligea plusieurs défaites aux avant-gardes de la Horde d'Or dans les environs de la mer d'Aral, s'occupa du Khwarezm, et en 1389, il détruisit les Ouzbeks à trois quarts et chassa leurs restes au-delà du fleuve Irtych. Parallèlement, un travail fut entrepris pour semer la division au sein de la Horde d'Or et pour établir des contacts avec tous ses éléments mécontents de Tokhtamych. Dans son empire, Tamerlan préparait intérieurement la guerre ; les seigneurs féodaux furent convoqués au grand *kurultai* et traités en conséquence. En janvier 1391, l'armée — probablement plus de 100 000 cavaliers — se rassembla dans les environs de Tachkent, et la guerre fut déclarée.

Les routes les plus courtes de Tachkent à Samara passent de chaque côté de la mer d'Aral. Cependant, le déplacement de l'armée de Tamerlan dans cette direction aurait signifié avancer à travers une steppe avec une végétation très rare et une faible quantité d'eau, praticable seulement au début du printemps ; et immédiatement après avoir quitté le désert, avec des chevaux épuisés, il aurait fallu affronter les forces principales de la Horde d'Or. De

plus, une telle direction de l'offensive, en cas de succès, aurait entraîné le déplacement de la Horde d'Or vers les forêts de Moscovie, où les Tatars, avec leurs richesses, auraient pu temporairement se cacher de la répression rapide de Tamerlan, qui ne pouvait pas rester longtemps en Europe. C'est pourquoi Tamerlan choisit pour sa campagne une direction plus détournée ; il parcourut mille verstes supplémentaires, s'écartant vers le nord en Sibérie occidentale, vers les sources des rivières Ishim et Tobol, traversa la Steppe de la Famine loin de l'ennemi, puis accorda un bref repos ; après quatre mois de marche (des étapes d'environ 20 verstes), Tamerlan atteignit la rivière Oural et à la fin mai la traversa au-dessus de l'Orenbourg moderne. Ici se rassemblaient déjà les forces de la Horde d'Or : contournant ces forces par le nord par une marche rapide, Tamerlan poursuivit parallèlement (35 verstes par jour) et le 18 juin força Tochtamych à engager le combat sur la rivière Kondourga, à proximité de Samara. Étant donné le grand nombre des deux adversaires mongols, le large usage d'armes de jet et la conduite des combats en profondeur, la bataille dura trois jours. L'élément décisif fut la trahison d'une partie de la Horde d'Or, préparée par un long travail d'espionnage de Tamerlan. La poursuite continua jusqu'aux rives de la Volga, sur une distance de 200 verstes.

Après le pillage de la Horde d'Or, l'armée de Tamerlan se remit en marche. Tamerlan lui-même arriva à Samarcande à la fin octobre de la même année, tandis que son armée, chargée du butin énorme, n'arriva qu'en hiver et au printemps de l'année suivante.

**Les Turcs.** Les Ottomans représentaient initialement la troupe d'un grand condottiere Osman, composée de vaillants de toutes nationalités. L'État qu'ils fondèrent, unissant une partie des tribus turques, fut profondément ébranlé par le coup de Tamerlan, qui écrasa le sultan Bayezid à Angora en 1402. Cependant, les Turcs ottomans réussirent à se relever et créèrent une seule structure étatique asiatique solide. Déjà un demi-siècle après la défaite d'Angora, ils prirent Constantinople ; l'arrière du territoire turc côté Asie fut assuré par cette défaite qui avait frappé l'Orient à la suite des talents militaires de Gengis Khan et de Tamerlan.

Les Turcs ottomans ont emprunté aux Arabes la pratique de préserver une partie des territoires conquis, dont les impôts étaient directement affectés à l'entretien de la caste militaire. Mais parallèlement à cela, cette dernière, les *sipahi*, pour la désignation des « *sipahis de la Porte* » — la garde personnelle du sultan vivant à sa cour — était dotée de fiefs.

Tous les fiefs ne représentaient pas la propriété privée d'un guerrier habile, ils n'étaient pas transmis par héritage, mais constituaient une sorte de propriété commune de la caste militaire. Le fils d'un haut responsable commençait avec un petit fief, mais au fur et à mesure qu'il progressait dans sa carrière, il échangeait ses fiefs contre des plus importants. Cette circonstance augmentait considérablement le pouvoir du sultan et affaiblissait l'opposition des fonctionnaires locaux de l'administration des fiefs, qui exécutaient les ordres du centre, protégeaient le guerrier de l'enlisement dans les intérêts locaux, mais représentaient évidemment un frein à la prospérité économique de l'économie locale et, en général, n'ont rendu la milice ni rapide à se lever, ni particulièrement efficace au combat. Lorsque la troupe belliqueuse d'Osman se transforma en une armée de garnison, les Turcs durent attribuer leurs succès ultérieurs à la nouvelle institution des janissaires et à l'expérience de la renaissance de l'infanterie antique, permanente et soudée, inconnue du Moyen Âge.

**Les janissaires.** La première infanterie ottomane — la *piade* — était entretenue par les fiefs qui lui étaient attribués et perdit si rapidement toute capacité de combat qu'elle fut transformée en unité auxiliaire pour l'entretien des routes et la construction de ponts ; à sa place furent créées les « nouvelles troupes » - les janissaires. Deux idées fondamentales ont guidé l'organisation de ces troupes : l'État devait prendre en charge tout l'approvisionnement des janissaires afin de prévenir la perte des qualités militaires, inévitablement liée à la vie sédentaire ; la seconde idée consistait à créer un guerrier professionnel, permanent, uni dans une fraternité religieuse, sur le modèle des ordres chevaleresques de l'Occident.

La création du corps des janissaires a été rendue possible grâce à l'accumulation de ressources importantes par les sultans au pouvoir. La conscience de l'importance des questions d'approvisionnement est visible dans toute l'organisation des janissaires. La plus petite unité de l'organisation était le détachement — 10 hommes réunis autour d'un chaudron commun et d'un cheval de bât partagé. 8 à 12 départements formaient une *oda*, qui possédait un grand chaudron de compagnie. Le commandant de l'*oda* (compagnie) s'appelait *çorbacıbaşı*, c'est-à-dire « distributeur de soupe » ; les autres officiers portaient les titres de « chef cuisinier » (*aşçıbaşı*) et de « porteur d'eau » (*saka-başı*). Le nom de la compagnie — *oda* — signifiait à la fois caserne commune et dortoir ; la compagnie était également appelée *orta*, c'est-à-dire troupeau. Le vendredi, le chaudron de la compagnie était envoyé à la cuisine du sultan, où l'on préparait du pilaf pour les soldats d'Allah. Au lieu de porter un insigne, les janissaires plantaient à l'avant de leur chapeau en feutre blanc une cuillère en bois. Pendant la période de décomposition ultérieure, les rassemblements avaient lieu autour du sanctuaire militaire — le chaudron de la compagnie, et le refus des janissaires de goûter le pilaf apporté du palais était considéré comme un signe révolutionnaire extrêmement dangereux.

C'était la base économique de la création de la première infanterie permanente. Mais l'organisation des janissaires ne reposait pas uniquement sur l'adoration de l'argent. La responsabilité de l'éducation spirituelle était confiée à l'ordre des derviches (moines musulmans) « *bektashi* ». Le garçon, le plus souvent chrétien, étant fortement éloigné de sa maison familiale, entrait dans l'institut des « garçons inexpérimentés » (*adshmen oglan*) où il se développait physiquement et était éduqué spirituellement. Obliger à oublier sa maison, sa patrie, sa famille, inculquer un fanatisme islamique déchaîné et la loyauté envers le sultan était l'objectif de cette éducation. Le janissaire n'avait pas le droit de se marier, devait dormir chaque nuit à la caserne, obéir silencieusement à toutes les ordres des supérieurs et, en cas de sanction disciplinaire, devait, en signe de soumission, embrasser la main de celui qui imposait la sanction. La caserne ressemblait à un monastère. Le derviche « *bektashi* » était le seul éducateur et prédicateur des janissaires ; il avait aussi pour fonction de divertir les guerriers d'Allah par le chant et la plaisanterie. Le janissaire ne connaissait rien d'autre que la cour du sultan : l'ordre du sultan était sacré pour lui ; il n'avait aucune autre occupation que l'art militaire, aucun autre espoir que la récompense comme soldat — le butin, et après la mort, le paradis, dont l'entrée était ouverte par la lutte pour l'islam.

L'armement principal des janissaires était l'arc, auquel ils atteignaient une grande maîtrise. Mais la cohésion que leur conférait leur organisation était telle que les archers constituaient déjà une infanterie de ligne ; les janissaires construisaient rapidement de légers obstacles et affrontaient courageusement derrière eux les assauts les plus téméraires de la cavalerie royale (bataille de Nicopolis en 1396). Chez les janissaires, on retrouvait presque l'unité tactique soudée du monde antique ; cependant, l'armement et la tactique des janissaires ne répondraient pas aux exigences de l'offensive en champ ouvert ; formant le noyau, la base de l'ordre de bataille, ils laissaient les actions actives de la cavalerie turque surgissant des flancs aux chevaliers, aux *sipahis*.

Les janissaires, fondés en 1330, représentaient à l'origine 66 compagnies. Au XVe siècle, le nombre de compagnies atteignait 100 à 200 : leur effectif variait de 3 à 12 000.